

# Le travail social et les femmes

Paola BONOMO  
et Guillermo KOZLOWSKI

*En lisant un livre remarquable sur l'histoire du travail social (La police des familles de Jacques Donzelot), nous avons été interpellés par quelques éléments sur la place attribuée aux femmes dans le travail social naissant. Dans ce texte, on exposera quelques éléments de ce discours, qui font écho à beaucoup de pratiques encore d'actualité. Nous nous proposons de les investiguer dans la suite de notre travail, dont ce texte représente la première étape.*



Pour citer ce document : BONOMO Paola, KOZLOWSKI Guillermo, "Le travail social et les femmes", CFS asbl, 2019

URL : [http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/le\\_travail\\_social\\_et\\_les\\_femmes.pdf](http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/le_travail_social_et_les_femmes.pdf)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement sur <http://ep.cfsasbl.be> (rubrique analyses et études)

Pour contacter les auteurs : [paola.bonomo@cfsasbl.be](mailto:paola.bonomo@cfsasbl.be) – [guillermo.kozlowski@cfsasbl.be](mailto:guillermo.kozlowski@cfsasbl.be)

Collectif Formation Société rue de la Victoire 26, 1060 Saint-Gilles

Avec le soutien de



# Le travail social et les femmes

Paola BONOMO et  
Guillermo KOZLOWSKI  
CFS asbl

Lorsque le travail social professionnel commence à se structurer, au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, un rôle particulier est assigné aux femmes, selon une stratégie annoncée et argumentée<sup>1</sup>. La première partie de notre travail exposera quelques éléments de ce discours. Mais, s'il nous paraît intéressant de les relever, ce n'est pas par amour de la vieille poussière, ni pour provoquer un sourire facile autour des formulations de l'époque. Ce qui nous motive est qu'au-delà des formules aujourd'hui galvaudées, ces discours font écho à beaucoup de pratiques actuelles. La suite de notre travail consistera à tenter de préciser un peu ces continuités, de souligner comment elles se sont construites et renforcées et de découvrir ce qu'elles impliquent. Car il ne s'agit pas simplement de montrer qu'il y a ressemblance : certes, cela fait écho, mais comment cela fait-il écho ? La question est de trouver des mécanismes, de comprendre des fonctionnements, pour pouvoir en parler et produire ensuite des prises sur ces discours.

Dans cette logique, la deuxième analyse de cette série cherchera à montrer comment les éléments composant le discours autour du rôle assigné aux

femmes dans le travail social font écho chez les travailleuses sociales d'aujourd'hui, alors que la troisième aura pour objectif d'aborder la connaissance que les allocataires en ont.

## La petite histoire

« Madame de V\*\*\* est une femme aimable et douce ; sa maison est pleine d'agrément pour ceux qui la visitent ; la grâce et la douceur répandent sur son commerce un charme inépuisable ; elle est bonne, sa bourse m'a toujours été ouverte pour les pauvres. Mais les entretiens sérieux l'ennuient ; tout effort lui serait pénible ; et elle veut que chaque chose lui aille toute seule ; l'intimité serait même pour elle une fatigue ; ses enfants sont en pension ; son mari est au bureau ; elle a, pour remplir les heures de la journée, ses sociétés, sa toilette, une surveillance rapide de son ménage, et c'est bien assez ; elle aime la pompe des cérémonies religieuses, et goûte peu les lectures sérieuses. En un mot, sa vie est fort bien arrangée pour former un rêve paisible et doux jusqu'au jour du réveil.

J'ai voulu aussi obtenir que madame de V\*\*\* m'accompagnât une fois : – Ah, Dieu ! Rien n'est plus impossible ; non seulement le réduit où il faudrait monter est trop élevé ; mais la puanteur, la

<sup>1</sup>Dans son livre, *La Police des Familles* (Editions de Minuit, 1977), Donzelot revient régulièrement sur cette question, sans en faire une thématique à part entière. Sans prétendre avoir réalisé une enquête exhaustive, nous n'avons pas trouvé d'autre ouvrage qui s'intéresse à la place accordée aux femmes au début du travail social.

saleté, lui inspirent une répugnance insurmontable ; les manières grossières lui sont antipathiques. »<sup>2</sup>

Cette anecdote est rapportée par Joseph-Marie de Gerando, l'un des fondateurs du travail social en France, dans un livre intitulé *Le visiteur du pauvre*, paru en 1820. Ce philanthrope veut que Madame de V\*\*\* l'accompagne chez les pauvres dont il entend prendre soin. Ce n'est pas encore du travail social proprement dit dont il parle, il ne s'agit pas encore de professionnels ni d'institutions d'État spécifiques, mais c'est déjà une pratique philanthropique, ce n'est plus de la charité. On est dans une sorte d'entre deux, au point d'inflexion de ce qui deviendra le travail social.

La scène est un peu surjouée. Gerando vit dans un siècle où l'imaginaire collectif est fortement lié au théâtre, mais du coup, les enjeux sont manifestes. Il veut transformer cette dame bourgeoise sortie tout droit d'une comédie de Feydeau, d'après la description qu'il en donne, en travailleuse sociale. Son souci n'est pas qu'elle fasse la charité, elle le fait déjà, mais il veut la transformer en visiteuse des pauvres, obtenir qu'elle s'intéresse à la question sociale. D'ailleurs, son problème n'est pas Madame de V\*\*\*, elle n'est qu'un exemple. Il veut généraliser cette préoccupation, il a un regard sur l'ensemble de la population, travaille à partir de données statistiques, pense en fonction d'une efficacité globale de ce travail social. Il ne conçoit pas ceci comme un pur altruisme, il y voit une sorte d'obligation, de responsabilité à assumer, particulièrement pour les femmes. S'il raconte la petite histoire de Madame de V\*\*\*, c'est parce qu'il veut que cette démarche prolifère, de manière à ce qu'elle joue sur la grande Histoire. Ou, plus précisément, parce que le nouveau mode de pouvoir qui se met en place passe par le contrôle de chaque petite histoire. Mais revenons à Madame de V\*\*\* : pourquoi Gerando pense qu'elle et ses semblables (les femmes des classes favorisées) sont si propices à ce travail social ?

<sup>2</sup>De GERANDO, Joseph-Marie, *Le Visiteur du pauvre*, 1824. Réédition : Jean-Michel Place, Paris, 1989. Le texte intégral est disponible en ligne sur le site de la BNF : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k22465j.pdf>

« Toutefois, j'obtiens un jour par surprise, ou de sa complaisance, ce qu'elle jugeait impossible. Voilà que je la retrouve le lendemain auprès du lit du malade qu'elle avait visité avec moi ; elle y est revenue à mon insu. Mais quoi ! Ce n'est pas tout : la distribution de ses heures est changée ; son mari la retrouve plus tendre : l'éducation des enfants lui inspire une sollicitude plus active ; ses amis découvrent dans ses entretiens l'expression d'une sensibilité qu'ils ne lui soupçonnaient pas ; sa pitié est devenue recueillie, sans cesser d'être indulgente ».

C'est l'un des versants de la démarche de Gerando. Cette femme qu'il jugeait auparavant honnête mais frivole, plutôt paresseuse, oisive et indolente, est maintenant active. D'une certaine manière, il s'agit déjà d'un plan d'activation. Auparavant, Madame de V\*\*\* voulait que les choses se fassent d'elles-mêmes (« tout effort lui serait pénible ; et elle veut que chaque chose lui aille toute seule »), désormais elle a une attitude active vis-à-vis de son mari, de ses enfants, etc. On peut comprendre que, pour Gerando, il s'agit de faire en sorte que Madame de V\*\*\* assume ce qui, de son point de vue, relève de ses responsabilités à elle au niveau domestique.

Mais il y a un autre versant : la démarche doit aussi proliférer vers les milieux populaires. Ces valeurs que Madame de V\*\*\* met en place dans sa propre famille, Gerando entend les diffuser chez les pauvres : « Ah ! Quel tuteur j'ai trouvé pour une pauvre famille ! J'avais visité plus d'une fois cette famille, questionné le portier, les voisins, le propriétaire, pris mes notes. Eh bien ! Voilà, Madame de V\*\*\* en quelque sorte établie dans la maison ; ce que j'ignorais, elle l'a su en un instant ; ce que je voulais procurer, elle y a pourvu ; il faudra seulement que je l'avertisse peut-être pour lui apprendre à être économe dans ses bienfaits ». Madame de V\*\*\* est efficace, elle sait trouver rapidement des données auxquelles il n'aurait pas pensé, ou qu'il ne savait pas obtenir. Dans le travail social tel que Gerando commence à l'envisager, il est question de tout savoir sur une famille. Tout savoir implique aussi de s'intéresser aux questions qui relevaient, ou devraient relever (du moins dans la vision de Gerando) de la responsa-

bilité des femmes (la tenue de la maison, l'éducation des enfants, l'hygiène, etc.), puisque c'est sur ces éléments—là que l'on entend de plus en plus agir. Robert Castel dit de Gerando qu'il est le premier théoricien à formuler la double exigence de « procéder à une investigation "scientifique" des besoins du client et d'établir avec lui un rapport personnalisé »<sup>3</sup>.

Le seul bémol émis par Gerando envers Madame de V\*\*\* est celui d'être trop généreuse. De son point de vue, l'action sociale doit trier les pauvres et aider surtout de ses bons conseils, adapter leur manière de vivre, fabriquer une prise sur les comportements quotidiens, en offrant le minimum indispensable d'aide matérielle.

Dans cette petite histoire, nous retrouvons les traits principaux du rapport que le travail social mettra en place quelques années plus tard, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, vis-à-vis des femmes. Les travailleurs sociaux vont s'y adresser en premier. Ce sont elles qui seront choisies comme responsables du bon fonctionnement de la famille. Dans la situation présentée par Gerando, c'est ce qui marque la réussite. La femme bourgeoise s'occupe désormais de sa famille et fait proliférer la « bonne manière » de s'en occuper par le biais d'une femme pauvre.

Les enjeux sont différents dans les deux classes, mais dans les deux cas apparaît cette préoccupation nouvelle de la part du pouvoir, qui date du XVIII<sup>e</sup> siècle, à propos du fonctionnement interne des familles. Cela peut paraître une sorte d'évidence, ce ne l'était pas à l'époque, en tout cas pas de la manière dont on l'entend aujourd'hui. C'est dans ce contexte que le travail social va demander en quelque sorte à chaque femme d'endosser un nouveau rôle, d'être une sorte de tuteur de sa propre famille, limitant un peu de l'autorité du mari au profit de la tutelle d'une série de nouveaux intervenants sociaux.

## S'occuper de sa famille

### Les familles ne sont pas fiables

Déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle commence à s'imposer l'idée que les familles s'occupent mal des enfants, un reproche devenu récurrent au XIX<sup>e</sup> siècle. Le savoir utilisé pour s'occuper des enfants et les acteurs de cette éducation sont présentés comme inadéquats, archaïques, économiquement aberrants, dangereux voire malveillants. Les auteurs de l'époque insistent beaucoup sur les conséquences néfastes que cela entraîne au niveau de la société et, du coup, sur la nécessité d'un travail social pour modifier le fonctionnement des familles.

Cette critique est d'abord adressée aux familles bourgeoises, notamment à propos de l'influence exercée par les domestiques. Sont particulièrement visées les nourrices, suspectées à la fois de donner un mauvais lait, de propager un rapport au monde obscurantiste, empli de superstitions, de manipuler les enfants et de créer des connivences trop fortes avec eux.

On retrouve ces reproches dans toute une littérature s'adressant aux mères auxquelles, à l'instar de Madame de V\*\*\*, ces ouvrages demandent de jouer un rôle plus actif, menant le combat contre ces influences jugées pernicieuses, d'occuper activement le terrain domestique. Les auteurs insistent sur la nécessité de prendre en main les aspects du quotidien et de l'intime des familles. Il faut néanmoins remarquer qu'il ne s'agit pas d'un mouvement conservateur, qui appellerait à garder ou reprendre une manière traditionnelle de s'occuper de sa famille. Il y a plutôt l'invention d'un mode de vie bourgeois, adapté au monde capitaliste en train de s'affirmer.

« Les manuels de savoir-vivre [du XIX<sup>e</sup> siècle] sont les héritiers des "ménagers" des siècles précédents. Ils insistent sur la rationalité économique du rôle de la femme dans un espace privé dont elle serait la gestionnaire. Mais leur multiplication et leur succès sont un symptôme du souci d'inventer un nouveau mode de vie et un nouveau type de bonheur. Le mode de vie est exclusivement privé,

<sup>3</sup>CASTEL, Robert, *Les métamorphoses de la question sociale*, Fayard, 1995, p. 249.

le cadre idéal du bonheur est le cercle familial, et le moyen pour acquérir le bonheur est la bonne gestion du temps et de l'argent »<sup>4</sup>.

Les familles ne sont pas fiables, elles ne sont pas adaptées au monde moderne : la preuve irréfutable est qu'elles ne produisent pas le bonheur promis par ce monde industriel... Dit autrement, dans un contexte massivement urbain et industriel, elles ne fonctionnent pas comme instance de contrôle social performant, et surtout elles ne sont pas efficaces pour reproduire une main d'œuvre docile et en bonne santé. Elles ne véhiculent pas les préoccupations centrales de ce nouveau monde (« la bonne gestion du temps et de l'argent ») et, par ailleurs, sont trop perméables à toutes sortes d'influences sociales dont on doit les isoler<sup>5</sup>.

Ainsi, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, il est question que les familles se cantonnent uniquement à la sphère privée, qu'elles se renferment d'une certaine manière ; ce qui n'implique pas qu'elles deviennent plus autonomes, au contraire : le mouvement amène vers un contrôle accru. Isoler la famille, et en premier lieu la circonscrire à la cellule familiale restreinte, permet de mieux contrôler voire de maîtriser tous les liens entre la famille, comme lieu du privé, et la vie publique. L'objectif est de rendre les familles performantes, économes, rentables, porteuses de discipline. La famille idéale est politiquement inoffensive, elle est le lieu des petites histoires — sauf accident — elle devrait être *protégée* des histoires qui l'entourent, cette protection sera un objectif important du travail social.

Chez les pauvres, la mauvaise influence, celle dont il faudrait se prémunir puisqu'elle peut entraîner des histoires, vient du quartier, des voisins. Dans les milieux bourgeois l'injonction est, au contraire, de défendre et propager les valeurs de sa classe, mais d'expulser, ou du moins confiner, ce qu'ils

perçoivent comme des ennemis intérieurs, notamment tous ces domestiques qui peuvent faire des histoires...

## Les mères comme interfaces

Le travail social va tenter d'étendre cette façon de vivre en train de s'inventer dans la bourgeoisie vers les classes populaires. On va retrouver les éducateurs, assistants sociaux, philanthropes en tout genre, animateurs, tuteurs, etc. en tant qu'intermédiaires des échanges entre la famille et la société. Ils seront de plus en plus présents dans l'éducation des enfants, dans la gestion de la maison, dans les questions liées à la santé ou au logement. Or, dans ce mouvement, un rôle précis est attribué aux femmes. Il est explicitement décrit, par exemple dans le *Dictionnaire de la santé de 1876* :

« ... je me propose ici d'enseigner aux femmes l'art de l'*infirmiérat domestique*. Les veilleuses mercenaires sont aux vraies infirmières ce que les nourrices de profession sont aux mères : une nécessité, rien de plus. J'ai l'ambition de faire de la femme une garde malade accomplie comprenant toutes choses, mais comprenant surtout que son rôle est là et qu'il est élevé autant que secourable. Le rôle des mères et celui des médecins sont et doivent rester nettement distincts. L'un prépare et facilite l'autre, ils se complètent, ou plutôt devaient se compléter dans l'intérêt du malade. Le médecin prescrit, la mère exécute »<sup>6</sup>.

La famille est suspecte, elle apparaît désormais comme un milieu potentiellement pathogène vis-à-vis de ses membres, mais surtout de la société. Une sorte de cellule malade, en ce sens qu'elle ne produit pas ce qu'attendent d'elle les classes dominantes. Une inquiétude permanente qui justifie la nécessité de la soigner et de la surveiller. Dans cette perspective, on assigne aux mères un rôle central, dont les infirmières sont le modèle : devenir le relais, dans la sphère privée, des questions publiques. Elles devront assainir les familles, filtrer les acteurs légitimes, qui véhiculent les modes de savoir nécessaires au monde industriel (médecins,

<sup>6</sup>*Dictionnaire de la santé*, 1876, rédigé par Jean Baptiste Fossagrives. Cité par Jacques Donzelot dans *La police des familles*, op. cit., p. 23.

<sup>4</sup>MARTIN-FUGIER, Anne, dans *Histoire de la vie privée, Vol. 4*, Dirigé par Michelle Perrot, Editions du Seuil, 1987, Réédition 1999, p. 182.

<sup>5</sup>Il peut être intéressant de rappeler que le XIX<sup>e</sup> siècle était obsédé par l'hérédité, la dégénérescence, la race... et que toutes ces thématiques s'agencent très bien avec la nécessité de circonscrire la famille, de la contrôler.

psys, assistants sociaux, animateurs, éducateurs...) des illégitimes (les domestiques dans les classes riches, l'entourage dans les classes pauvres). À l'instar des infirmières, le nouveau rôle assigné aux femmes est décrit comme relevant de leur nature. L'importance de l'allaitement, notamment, est avancée comme élément de preuve. Mais, de la même manière, ce rôle central dans la famille ne serait efficace que lorsqu'il est soumis à l'autorité de la science. Leur fonction est d'être une sorte d'interface, qui rende la famille transparente aux experts qui s'en occupent. Fournir à l'extérieur, au médecin/travailleur social, les informations dont il a besoin pour poser son diagnostic, puis importer dans la famille ce diagnostic et les actes prescrits par le savant. C'est là l'une des oppositions entre la « bonne » figure de femme (la jeune mère bourgeoise, citadine), et la « mauvaise » (la vieille nourrice pauvre, attachée aux valeurs du monde paysan) ; la première écoute son médecin avant toute autre personne, l'autre a son propre savoir sur la manière d'éduquer les enfants, de se soigner elle-même et de se former.

« Dans son combat, il [le médecin] dispose de l'alliance des femmes. Tout médecin doit impérativement plaire à ces dames ; ce sont elles qui font et défont les réputations ; ce sont elles qui, au sein de la famille gèrent les choses de la santé. La place grandissante des « maladies des femmes » dans la pathologie justifie cette action privilégiée (...) Au fil des décennies, celui dont l'image se modèle sur celle du père et de l'époux réussit à accroître son autorité. Le médecin fait peu à peu de la femme sa messagère ; "on va ensemble, écrit Jean-Pierre Peter, redresser, sauver, marier, assainir" »<sup>7</sup>.

Nous voyons là qu'il y a un double mouvement. D'une part, les femmes elles-mêmes sont de plus en plus objet du regard médical. C'est vrai surtout dans les classes aisées, mais progressivement aussi dans les classes populaires, notamment parce que la reproduction de la force de travail est une question centrale. D'autre part, on leur demandera de porter ce regard dans les familles.

<sup>7</sup>CORBIN, Alain, Dans *Histoire de la vie privée*. Dirigée par Michelle Perrot, op. cit., p. 548.

Dans les classes populaires, ce seront plutôt les travailleurs sociaux — éducateurs, psychologues, assistants sociaux — qui amèneront ce regard de manière beaucoup plus invasive et autoritaire. Mais déjà, dans les classes aisées, les médecins ont un rôle qui déborde largement vers le social (« redresser, marier, assainir... »).

« S'agissant des assistants sociaux, on voit bien comment cette logique est à l'œuvre : s'adressant à des femmes, l'assistance ne pouvait être exercée que par des femmes, dévouées, célibataires, sans enfant, qui n'avaient comme alternative que l'entrée dans les ordres ou le mariage de raison. L'appartenance de sexe constitue alors un passeport pour exercer l'activité. Pourtant, et cela n'est pas forcément contradictoire, les assistantes sociales sont décrites de telle façon qu'elles en deviennent des êtres asexués : « l'assistante sociale est une mère universelle, un ange qui apparaît dans les familles et toujours respectueusement accueillie »<sup>8</sup>. Conformément aux idées de Gerando, le travail de terrain est assez massivement féminin. Il est réalisé par des femmes qui s'adressent à d'autres femmes, mais à partir d'un savoir qu'elles n'ont pas produit, qui ne vient pas de leur expérience, qui leur est imposé de l'extérieur.

## Modifier les familles

### L'intérieur de la famille

Que demande-t-on aux mères de soigner? « Les ouvrages des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles répètent les mêmes louanges de l'allaitement maternel, prodiguent les mêmes conseils sur le choix d'une bonne nourrice, dénoncent inlassablement la pratique de l'embaumement des bébés et des corsets. Mais ils ouvrent aussi une multitude de petits fronts de lutte sur la question des jeux des enfants (célébration du jeu éducatif), sur les histoires qu'on leur raconte (critiques des histoires de revenants et des traumatismes qu'ils engendrent), sur la régularité des journées, sur la création d'un espace

<sup>8</sup>L'Abbé Grimaud, 1933, in GUERRAND ET RUPP, 1979. Cité par ZANFERRARI, Fanny, « Interprétations masculines et attentes féminines à l'égard des hommes dans le travail social », *Le Portique* [En ligne], Archives des Carnets du Genre, Carnet 1–2005, mis en ligne le 10 novembre 2005, consulté le 09 juillet 2019. URL : <https://journals.openedition.org/leportique/713>

spécifiquement réservé aux enfants, sur la notion de surveillance (pour un regard discret mais omniprésent de la mère) »<sup>9</sup>.

Au fond, la question est de prendre en charge tout ce qui se passe à l'intérieur de la famille.

S'occuper par exemple des jeux, faire en sorte qu'ils soient utiles. Il y a, notamment au XIX<sup>e</sup> siècle, une très forte codification des jeux qui aboutit à la création des sports modernes : des jeux aux règles écrites, aux mouvements du corps déterminés, aux espaces homogénéisés, à la temporalité chronométrée, dont les joueurs doivent participer aux compétitions classés par âge et par sexe... Bref, des jeux où l'on apprend la discipline, l'obéissance à des règles et, surtout, la domestication et la normalisation des corps.

Intégrer et imposer la régularité des journées, c'est-à-dire un rapport au temps abstrait, qui est celui de l'usine, de l'école ou de la prison.

Vérifier les histoires qu'on raconte aux enfants... Au XIX<sup>e</sup> siècle, un grand mouvement d'aseptisation des contes pour enfants a lieu, non seulement dans la morale de ces histoires, mais aussi dans les personnages et la narrative (les frères Grimm en sont probablement le meilleur exemple). Les contes pour enfants étaient initiatiques, ils avaient trait aux questions qui inquiétaient une société : la violence, la folie, la mort, le pouvoir. Ces contes étaient forgés par le passage de bouche à oreille, d'un conteur à l'autre. Par ailleurs, le conteur lui-même avait un rôle central, il réinventait en quelque sorte les histoires à chaque occasion. Les histoires pour enfants du XIX<sup>e</sup> siècle racontent des *petites* histoires, pour apprendre aux enfants que, ce qui les regarde, ce sont les *petites* histoires. Elles sont fixées une fois pour toutes, écrites par des gens qui savent et racontées par des gens qui font appel à ceux qui savent. Ce sont des histoires lues, ce qui enlève une grande partie de l'importance du conteur : voilà comment le rapport infirmière/médecin se redouble en quelque sorte dans le rapport récitant/auteur.

« Produire un regard discret et omniprésent », parce que tout est relevant mais aussi pour marquer que le savoir expert sur la famille porte sur

tout ce qui se passe dans la vie familiale. Au XIX<sup>e</sup> siècle, on entend faire entrer toutes ces inquiétudes dans la famille. Le projet est clair : les travailleurs sociaux de l'époque veulent « civiliser la famille ».

## La famille dans la société

Les dispositifs mis en place à la fin du XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle sont très divers. Donzelot en donne quelques exemples. Il n'y aura rien d'exhaustif dans nos propos, comme nous l'avons signalé. Donzelot ne traite pas la question de manière systématique (nous n'avons pas non plus trouvé ce travail chez d'autres auteurs) et, par ailleurs, il s'agit juste de donner quelques images, pour tenter, dans la suite de nos recherches, de regarder comment cela résonne encore aujourd'hui.

Parmi les exemples donnés par Donzelot, il y a notamment les différentes procédures attachées à l'attribution des logements sociaux<sup>10</sup>. En 1850 déjà, « Taillefer, le médecin de la cité Napoléon de Paris annonce que celle-ci sera le "tombeau de l'émeute" »<sup>11</sup>. Au-delà de cette efficacité revendiquée, le logement social poursuit beaucoup d'autres objectifs politiques et économiques. Pour commencer, fournir un logement social est un moyen de fixer la main d'œuvre sur un territoire (la question est très importante à cette époque). Dans certains cas, le logement sera attribué à la femme, espérant ainsi stabiliser la famille. Mais c'est surtout l'ensemble des dispositifs « d'accompagnement » qui assigneront aux femmes le rôle d'interface et de responsable. L'attribution d'un logement social sera un argument pour le contrôle des finances, et notamment pour apprendre aux familles ouvrières à épargner. Plus les pauvres épargnent, moins le salaire indispensable pour reproduire la main d'œuvre est important. Par ailleurs, l'épargne diminue le risque d'insurrection en cas de crise économique et donc de chômage.

Le logement social permettra aussi de dessiner l'espace habité par les pauvres, d'imposer la place de chacun des membres de la famille. Dans les

<sup>9</sup>DONZELOT, Jacques, op. cit., p. 48.

<sup>10</sup>Voir DONZELOT, Jacques. *La police des familles*, p. 42 et suivantes.

<sup>11</sup>DONZELOT, Jacques, op. cit., p. 44.

logements sociaux, il sera interdit d'accueillir des membres externes à la cellule familiale, ce qui était courant dans les quartiers ouvriers ; on coupe ainsi les mauvaises influences du milieu. Toutes sortes de visites et contrôles sont prévus dans ces logements. Ils se passeront souvent dans l'après-midi, au moment où la mère est seule. Ce sera l'occasion de contrôler la tenue de la maison, de vérifier la cuisine, mais aussi de recueillir des confidences anodines, qui seront néanmoins analysées comme symptômes ou indicateurs. Tous ces éléments qui peuvent désormais être contrôlés relèvent des responsabilités de la mère moderne. Il ne s'agit pas seulement de contrôler mais aussi de fabriquer et de fixer ces responsabilités nouvelles.

Donzelot donne un autre exemple, où le rapport entre le travail social et les mères est encore plus évident : celui du tribunal pour enfants. Il se passe de commentaire :

« Enchâssée dans ce double réseau de tuteurs sociaux et techniciens, la famille apparaît comme colonisée. Il n'y a plus deux instances face à face : la famille et l'appareil, mais autour de l'enfant, une série de cercles concentriques : le cercle familial, le cercle des techniciens, le cercle des tuteurs sociaux. Résultat paradoxal de la libéralisation de la famille, de l'émergence d'un droit de l'enfant, d'une rééquilibration du rapport homme-femme : plus ces droits sont proclamés, plus se resserre autour de la famille pauvre l'étau d'une puissance tutélaire. Le patriarcalisme familial n'est détruit qu'au prix d'un patriarcalisme d'État. Pour preuve, l'absence très fréquente du père. Parce qu'il est pris par son travail ? Sûrement, mais il y a plus, car, quand il est là, neuf fois sur dix, c'est pour se taire et laisser la parole à son épouse (...) Sa fonction symbolique d'autorité c'est le juge qui l'a accaparé ; sa fonction pratique, l'éducateur l'en a délesté. Reste la mère, dont le rôle n'est pas étouffé, mais au contraire préservé, sollicité.

À condition qu'il se situe quelque part entre la supplique et la dignité déférente. C'est celui de "l'avocat naturel" auprès de la puissance tutélaire incarnée par les juges. Bref, une disposition qui fait penser aux plus vieilles règles patriarcales, à ceci près que le père a été remplacé par le juge et

la parentelle par les menteurs sociaux et techniciens. Le tribunal pour enfants : une forme visible d'État-famille, de la société tutélaire. »<sup>12</sup>

## Libération ?

L'objectif ici n'est pas tant de tirer des conclusions sur ce que le rapport entre le travail social et les femmes a produit à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Non pas que ce travail soit inintéressant, mais il dépasse largement nos compétences.

Il est clair que cette « responsabilisation » des femmes représente une emprise importante de différents pouvoirs auxquels elles sont désormais confrontées, et dont elles sont censées apprendre et reproduire les logiques. Malgré ce qu'elle prétend accorder de liberté et promet de bonheur, sans doute serait-il plus juste de dire que, s'il y a eu émancipation, c'est parce que les femmes vont inventer des manières de lutte dans cette nouvelle situation. Si le travail social ouvre un nouvel espace ce n'est pas pour l'offrir aux femmes, c'est pour fabriquer une prise sur la famille, ce qui n'empêche qu'il puisse être dévoyé de son usage initial par des femmes et utilisé comme un espace de libération.

En effet, si assez tôt, il sera question d'une valorisation du rôle des femmes, la réalité est beaucoup plus ambiguë. D'une part, parce qu'il s'agit de leur imposer un rôle et, d'autre part, parce que cette libération dans le cadre du travail social est assimilée, dans les classes populaires, à une opposition à son milieu et à une série d'attentes à l'égard des comportements qu'il faut impérativement tenir.

\*\*\*\*\*

La suite de ce travail consistera à creuser davantage cette thématique, en essayant de repérer certains éléments présentés dans ce texte dans le contexte actuel. On le fera avec des femmes premières concernées par le travail social : d'abord avec des travailleuses sociales, ensuite avec des allocataires. On essayera de

<sup>12</sup>DONZELOT, Jacques, *La police des familles*, op. cit., p. 98.

repérer si les savoirs externes évoqués plus haut existent encore. Si tel est le cas — comme nous l’imaginons —, sont-ils les mêmes que ceux dont parlait Donzelot ? On se demandera si aujourd’hui, c’est encore aux femmes qu’est faite l’injonction de jouer un certain rôle, d’interface entre la famille et l’extérieur. On verra aussi si cette démarche — lorsqu’elle est encore d’actualité — répond à des exigences du capital, semblables à celles dont on a parlé. Ou bien ces exigences ont-elles changé et de quelle manière ?

Si vous avez des choses à dire là-dessus, n’hésitez pas à nous contacter.



Guillermo Kozlowski et Paola Bonomo  
Contacts : guillermo.kozlowski@cfsasbl.be  
paola.bonomo@cfsasbl.be